



La vie amoureuse : du symptôme à la pulsion

Véronique Mariage

Le cas Jim

Le symptôme

Jim vient me rencontrer après avoir osé déclarer son amour à une femme qui l'a rejeté. À vingt huit ans il est toujours « vierge », c'est là son drame. Afin de couper sa relation à une mère envahissante, il quitte sa ville natale et part vivre et travailler à l'autre bout de la France pour participer à l'installation d'une ferme pédagogique. Il rencontre là une femme séparée de son mari qui élève seule ses quatre enfants. Il devient son confident et en tombe éperdument amoureux. Pendant plusieurs mois il n'ose pas lui exprimer son amour et éprouve une grande jalousie à l'égard des hommes qui, épisodiquement, approchent cette femme. Le jour où il lui déclare son amour, elle le met à la porte. Se trouvant sans choix, il retransverse la France et retourne vivre auprès de sa mère.

Non seulement les femmes le rejettent, mais au-delà, il ne peut les aborder car il a l'idée qu'il serait obligé d'avouer sa virginité à celle qu'il aime, de dire qu'il est encore vierge à vingt huit ans et il en a honte. Ce n'est pas la peur d'un rapport sexuel qui le freine mais plutôt la rencontre avec cette honte qui est insupportable.

De retour chez sa mère Jim reprend son travail de moniteur d'auto-école puis décide de venir me parler.

Il parle beaucoup des femmes qu'il rencontre dans son travail. Ce n'est pas leur apprendre à piloter une voiture qui l'intéresse mais plutôt d'être le confident des tracas de leur vie amoureuse. Il se rend compte qu'elles tombent ainsi amoureuse de lui et qu'il a le pouvoir de les séduire. C'est là son plaisir qui lui permet de vérifier qu'il peut être aimé. Ce qui le rassure également, c'est qu'une fois le nombre de séances d'apprentissages terminé la relation sera elle aussi terminée. Ce qui lui importe, c'est qu'une femme lui déclare son amour. Il peut alors s'enfuir.

Sa vie amoureuse est marquée essentiellement par la volonté d'être l'enfant aimé de sa mère, son objet précieux. C'est donc toujours la mère ou de son amour pour elle dont il se coupe symptomatiquement.

Jim a l'idée commune que ses difficultés dans l'amour et la rencontre sexuelle avec les femmes proviennent d'événements passés dans l'enfance et il me les confie. Ceux-ci sont marqués par l'omnipotence du regard : l'institutrice qui l'a ridiculisé devant les filles de sa classe parce qu'il était trop gros, la honte éprouvée lorsque son père soigne son sexe lors d'une infection, mais aussi lorsque sa mère le surprend pendant une masturbation et lui pose des questions alors qu'elle aurait pu ne pas voir, fermer les yeux et se taire...dit-il.

Ces réminiscences ont leur importance puisqu'elles vont permettre à Jim la rencontre sexuelle avec une femme. Il se lie à la femme d'un de ses copains qui connaît son célibat et qui a facilité leur relation mais il ne l'aime pas. Leur relation durera quelques semaines car, dit-il :



« le rapport sexuel, c'est bien peu de chose ». Ce qui compte c'est l'amour. Il l'a déjà rencontré. L'amour de sa vie c'était Belle mais c'est du passé.

Jim se déprime. Ecouter les femmes qui lui parlent pendant son travail, l'ennuie : « je ne peux plus être leur confident car c'est infini. Je suis devenu une poubelle, ou l'on dépose et l'on repart je ne comprends pas cette portion de phrase » dit il.

Jim n'a plus qu'une envie : repartir loin et faire une pause à ce qu'il nomme « l'oppression du nord » qui lui impose un : « il faut faire ta vie ». Envahi par toutes ses pensées, il avoue : « lorsque je vais loin dans mes montagnes je vais bien et pourtant quelque chose me pousse à revenir. Ça compte trop de venir à mes séances, c'est à cause de vous, vous comptez trop. Vous êtes la seule à qui je peux parler. »

Paradoxalement, je lui permets de repartir pour un travail de saisonnier. Il me dit : « ça me sauve, vous me sauvez car au bout d'une heure de cueillette je ne pense plus à rien, je suis vide et je peux alors méditer. »

Cinq mois plus tard, Jim reprend ses séances.

Lié au travail analytique par l'amour de transfert, ses allées et venues entre le nord et le sud vont prendre fin. Il décidera de ne plus habiter chez ses parents et s'installera dans un petit appartement. Son analyse est maintenant au centre de sa vie.

Il va mieux et revient visiter sa mère qu'il aime *trop* car elle l'a *trop* aimé mais aussi pour me parler, ce qui lui a *trop* manqué. Commence alors le conflit avec le père qui est au devant de la scène. Il reproche à son père de ne pas rendre sa mère heureuse : de ne pas savoir l'écouter et de ne pas faire attention à elle qui est déprimée et qui passe des périodes plus ou moins longues dans son lit. Elle a toujours dû se taire et le suivre.

La famille paternelle de Jim est d'origine méditerranéenne. Le grand père de Jim émigre et travaille comme maçon. Son fils, le père de Jim, est aussi ouvrier dans le bâtiment mais créait sa propre entreprise. Il place des fenêtres et des volets. Son affaire est florissante mais il n'a pas réalisé son rêve, celui d'être le patron d'une auto-école. Jim, sur les traces du père, reprend à son compte le travail dans une auto-école mais sans en être le patron. Il a pourtant fait des études de gestion d'entreprise mais ne veut pas s'engager dans des responsabilités qui le priveraient d'une certaine liberté. De ce fait il se trouve « minable », pas à la hauteur des ambitions de son père.

Jim fait ce rêve important : « il fait nuit, il entend la voix de son père qui l'appelle. Il le cherche dans le noir et le retrouve assis près d'une fenêtre dont le store est baissé. Le père lève le store et lui indique du doigt de regarder par la fenêtre les étoiles dans le ciel. Elles sont merveilleuses et organisées afin de former des formes géométriques ou des signes. »

Au-delà du cadre de la fenêtre qu'il voile avec les stores qu'il fabrique, le père pointe et détourne le regard du fils vers une organisation symbolique qui fait signe. Le grand-père a construit les murs qui ont délimités le cadre de la fenêtre, le père en occulte le trou afin d'en dévoiler ce qui s'y cache symboliquement ou s'y organise fantasmatiquement.

Ce que l'inconscient révèle, c'est d'abord et avant tout l'Œdipe. Ce que révèle l'inconscient dans la cure, c'est l'amnésie infantile portant sur les désirs pour la mère. Ceux-ci sont refoulés.

L'Œdipe a une fonction normative dans la construction du surmoi et dans le rapport à la réalité. Mais il a aussi un rôle à jouer dans l'assomption pour un sujet, de son sexe. Le garçon doit pouvoir assumer sa virilité et la femme un certain type féminin dans la réalisation de l'Idéal du moi.

Le symptôme de Jim, sujet qui ne peut aborder les femmes, est directement lié à sa position dans le complexe d'Œdipe. C'est ce que révèle la cure dans un premier temps.



La rencontre avec la castration

Jim a comme symptôme de ne pouvoir assumer sa virilité auprès d'une femme. Il se plaint d'avoir la charge de sa mère déprimée. Il dénonce le fait que son père ne sache pas la rendre heureuse et il a l'idée d'être, lui, fils aîné, indispensable à son bonheur. La relation transférentielle pousse Jim à dire souvent : « comme avec ma mère, j'ai aussi toujours peur de vous décevoir ». Il voudrait déplaire à sa mère afin « qu'elle le lâche » mais il n'y arrive pas. À d'autres moments, il n'a plus rien à dire : « c'est le calme plat, c'est la "mère morte"... » dit-il.

Un souvenir qui l'a beaucoup humilié lui revint alors en mémoire, il en a toujours honte. Jim a neuf ans. Il interroge un jour son père, alors qu'il le croit seul et « entre hommes » lui demande : « tout le monde a-t-il des testicules dans sa bourse ? ». Le père se met à rire et en se moquant de lui, va trouver sa femme en disant : « tu as entendu la question qu'il pose ? Il demande si tout le monde en a ! ». À l'évocation de ce souvenir, l'humiliation et la honte sont toujours là et l'oppressent.

Jim fait successivement plusieurs rêves qui le mettent dans un tel état d'angoisse qu'il m'appelle entre ses deux séances hebdomadaires : « il faut absolument que je vous dise, il s'est passé des choses incroyables... », me dit-il au téléphone. Ces deux rêves étaient précédés d'un événement qu'il m'avait raconté : « j'étais dans un bar, il y avait plein de filles et je voyais bien que je leur plaisais. Je me suis enfui, j'ai laissé en plan mes copains et je me suis enfermé chez moi ». Puis il fait cette comparaison : « c'était comme si on ouvrait un coffre plein de pièces d'or devant vous et que l'on vous interdisait d'y toucher. Si vous y touchez on vous coupe la main... ».

Deux rêves surgissent. Dans le premier, il découvre tout à coup que son pénis est coupé et veut le recoller mais il se rend compte qu'à la place il reste une cicatrice. Il se réveille en sursaut très angoissé. Le lendemain il rêve à nouveau. Dans une première partie de ce second rêve, il voit, dans le cadre de la fenêtre, une silhouette de femme qu'il ne peut reconnaître. Son père est là qui lui révèle que c'est sa mère. Dans une seconde partie, il pénètre une femme avec beaucoup d'angoisse, il ne peut voir ses yeux, ni sa bouche car un voile les cache. Une main lève délicatement le voile et dévoile le visage de celle avec qui il a un rapport sexuel. Horreur ! C'est sa mère, et c'est son père qui le lui fait savoir.

Après avoir raconté ses rêves, trop lourds de sens, Jim s'arrête de parler puis, reprenant la parole après un long silence, me dit : « je ne sais pas comment interpréter ! ». J'interviens en lui disant : « ces rêves disent ce qu'ils disent et vous serez soulagé de les avoir dits ! » puis je lève la séance.

Être le phallus qui manque à la mère, en avoir l'usage pour une femme

Ce moment marque un tournant dans la cure et lève l'inhibition massive dans ses rapports avec les femmes ainsi que la honte qui y était associée.

Quelques mois plus tard il fait la rencontre d'une femme dont il tombe amoureux. Elle a dix ans de moins que lui. Jamais il ne s'est senti aussi à l'aise : il l'aime et réciproquement. Il se sent particulièrement bien avec elle. « Je suis maintenant un homme et peut assurer une sexualité sans entrave... ».

« De quoi s'agit-il dans la métaphore paternelle ? C'est proprement, dans ce qui a été constitué d'une symbolisation primordiale entre l'enfant et la mère, la substitution du père en tant que symbole, ou signifiant, à la place de la mère. Nous verrons ce que veut dire cet à *la place*, qui constitue le point pivot, le nerf moteur, l'essentiel du progrès constitué par le complexe d'Oedipe ». ¹ C'est déterminant pour la vie amoureuse future du sujet.

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 180.



Dans le cas présenté, nous voyons que le sujet est embarrassé par sa mère, par le désir de la mère qui n'est pas suffisamment orienté ailleurs que vers son fils. Le père a lui aussi sa place, sa part dans la constitution du symptôme. C'est une affaire à trois plus un (le phallus). Le symptôme relève donc de l'Œdipe et l'on peut déjà dire que le sujet est coincé dans l'Œdipe : mère – enfant – père.

Le symptôme d'inhibition qui invalide sa vie amoureuse se lève lorsque se dévoile le rapport à la mère. Complice, c'est le père qui le fait entrevoir et profère « ta mère, elle n'est pas à toi ! ». Le message que laisse le père est : « ta mère est ma femme elle ne peut être à toi : « vas voir ailleurs ! » pourrait-on dire. Dans ce temps de dévoilement, d'interdiction, avec les conséquences qui s'en suivent, non seulement le père interdit, mais aussi oriente le désir d'une manière nouvelle : « tu peux maintenant désirer ailleurs et avoir usage de ton organe pour une autre ». L'angoisse et la honte tombent. Jim, qui incarnait le phallus qui manque à la mère peut maintenant *avoir* le phallus à sa disposition pour une autre. Il passe donc de l'être à l'avoir.

Avoir le phallus, du un de l'ennui à l'objet pulsionnel « se faire chier »

Suite à la levée du symptôme d'inhibition, Jim aurait pu en rester là et arrêter sa cure sur ce bénéfique thérapeutique notoire, mais la cure prend un nouveau tournant.

Jim est très surpris et heureux de cet effet thérapeutique dans sa vie amoureuse. Il a maintenant une compagne, une maison payée par son père. Il s'est réconcilié avec lui et n'a plus besoin d'aller protéger sa mère... Installé en tant que travailleur indépendant comme moniteur d'auto-école, il gère son travail sans être soumis à un patron et ainsi gagne mieux sa vie. Jim est maintenant encombré par l'avoir. Il a tout et ne manque de rien. Après avoir été le phallus qui manque à la mère, il a le phallus, peut en faire usage mais ne manque de rien, croit-il.

Il dit souvent en séance : « j'ai tout et je m'ennuie. J'ai une vie comme tout le monde, celle qui me faisait horreur auparavant, et je me fais chier. »

Ainsi, « l'ennui devient non plus seulement le manque d'un, mais le poids de l'Un, de cet un en trop, que devient le sujet lui-même ». Jim démontre que l'ennui est toujours « ennui de soi-même, ennui de trop penser. L'ennui est signe de l'existence elle-même ». L'ennui, dans la névrose, touche au cœur du sujet. Le tout de l'ennui vient remplir le vide. Ce vide, le sujet le remplit par de l'un phallique. L'une des principales plaintes du névrosé est de dire : « j'ai tout, je n'ai envie de rien et je m'ennuie ». L'ennui est l'amalgame de l'*unni*.

Dans sa relation amoureuse Jim se croit un, entier, unique, voire un avec l'autre ou encore seul, le seul. Concrètement, il organise avec sa compagne une manière de vivre où chacun va et vient entre cet un et être seul. C'est de là que surgit l'ennui venant voiler ce qui pourrait manquer.

L'ennui, mais aussi une énigme, envahissent la cure. Mais que veulent donc les femmes ? Jim ne peut se décider à vivre avec celle qu'il aime. Mais que veut-elle ? Sa compagne l'ennuie, elle veut toujours parler mais lui aime le silence et se taire. De grandes scènes de demande d'amour l'importunent. « Parle-moi, répond-moi » demande-t-elle. Seulement lui, voudrait avoir la paix. Il voudrait ne pas avoir à répondre à ses demandes. Surtout qu'on ne lui demande rien !

« Mais pourquoi donc je ne peux me passer de venir vous parler ? » se demande-t-il. Pas à pas, se dessine une autre dimension. Veut-il garder le phallus ou bien plutôt l'objet qu'il cache : l'objet anal ? Il réduit donc sa compagne à un objet dont il aurait envie de se défaire et qu'il retient comme un déchet qui l'encombre. Dans la cure, l'analyste tient cette place. Il se sent alors coupable et à la place de l'ennui, c'est l'angoisse qui surgit.

Toute la problématique de donner ou retenir, abordée dans la dimension phallique, glisse du côté pulsionnel, du côté de la pulsion et de son objet anal. Elle prend toute sa mesure dans son



rapport à l'argent. Sa compagne, qui est encore étudiante, ne gagne pas sa vie. C'est lui qui gagne l'argent, la maison est à lui, elle n'a rien. Avec l'argent, se cristallise la question de l'avoir, comme c'était le cas de son père, celui qui a, qui retient et qui donne. La cure s'enlise sur le même mode, il ne peut plus rien lâcher, ni savoir. Sa plainte et ses pensées sont centrées sur l'impossible décision de quitter son amie.

La stratégie de la cure visera alors ce qu'il ne peut pas donner. Une augmentation importante du prix des séances va la remobiliser.

Depuis des mois il ne rêvait plus et il l'avait remarqué, « ça ne s'est pas fait attendre, me dit-il, cette fois, suite à l'augmentation du prix des séances, j'ai à nouveau rêvé ». Sa compagne est venue s'installer chez lui. « Je ne m'ennuie plus, on est très amoureux, elle me manque quand elle n'est pas là, c'est mort. Mais ensemble on n'arrête pas de s'engueuler mais au moins ça vit, il n'y a plus de temps mort... » me dit-il. À suivre...

Mieux vaut-il l'angoisse que l'ennui ?

Lacan dit de l'homme, dans son rapport au partenaire féminin : « Sur la voie qui condescend à mon désir, ce que l'Autre veut, ce qu'il veut même s'il ne sait pas du tout ce qu'il veut, c'est pourtant nécessairement mon angoisse [...] C'est en tant qu'elle veut ma jouissance c'est-à-dire, jouir de moi, que la femme suscite mon angoisse. Ceci, pour la raison très simple, inscrite depuis longtemps dans notre théorie, qu'il n'y a de désir réalisable qu'impliquant la castration. Dans la mesure où il s'agit de jouissance, c'est-à-dire où c'est à mon être qu'elle en veut, la femme ne peut l'atteindre qu'à me châtrer »²

Emma, le symptôme

Emma vient me rencontrer il y a quelques années. Ce sont les difficultés de sa vie amoureuse qui la décide à venir me parler. Jeune enseignante, elle trouve un poste dans une région éloignée de ses origines, de sa famille et de ses amis. Elle est donc très seule.

Quand je la reçois elle vient de rompre avec l'ami dont elle a partagé la vie plusieurs années. Depuis, elle cherche un homme qui ne soit pas un enfant, dit-elle, un homme sur qui elle puisse compter, avec qui elle pourrait vivre, être aimée et avoir des enfants. Seulement voilà, elle tombe toujours sur des hommes qui ne sont pas décidés et c'est son drame. Alors elle va mal, déprime, n'arrive pas à leur dire et à leur parler, comme « à mon père », dira-t-elle d'emblée.

Je la rencontre depuis plusieurs années. Elle est très fidèle à ses séances, ne manque aucune de ses deux séances hebdomadaires.

La question de l'amour et les vicissitudes de sa vie amoureuse sont au centre de son travail analytique. Il y a également la relation ravageante à sa mère et la tumultueuse relation avec son père et sa belle-mère. Elle se plaint également de ses difficultés à se faire respecter par ses élèves et ses collègues, elle se plaint de sa bande d'amis et surtout de sa solitude.

Dans un premier temps, Emma va reconstruire et donner une interprétation de ses soucis avec son histoire familiale. Elle reporte l'essentiel de ses difficultés au divorce de ses parents lorsqu'elle a seize ans. C'est la mère qui quitte le foyer familial. Quatre ans auparavant, un collègue de travail est devenu son amant. Celui-ci marié ne se décide pas à quitter sa femme. Le père n'arrête pas de l'importuner au sujet de cette relation et s'alcoolise de plus en plus. Emma est souvent témoin de leurs discussions et de leurs disputes. Le père ne veut pas divorcer *pour ses enfants* mais le jour où sa fille a seize ans, la mère décide de partir rejoindre son amant pour le forcer à quitter sa femme. L'amant décide de rester avec sa femme et interrompt sa relation avec sa maîtresse. La mère d'Emma, laissée tombée, fait alors plusieurs tentatives de suicide qui, nous y reviendrons, seront ravageantes dans la relation à sa fille. Emma et son frère (de deux ans son cadet) sont confiés à leur père. La mère, très déprimée ne

² Lacan. J., *Le Séminaire*, livre X, *l'Angoisse*, Le Seuil, 2004, p. 211



revendique pas la garde de ses enfants. Vivre avec le père est difficile. Emma à l'impression de tout porter et a la charge du ménage. Elle rencontre son premier petit copain. Le père trouvera qu'il n'est pas assez bien pour elle mais laissera sa fille vivre avec lui sous son toit. À dix-sept ans elle est enceinte. Son père l'accompagnera se faire avorter. C'est un moment très douloureux pour Emma. Elle en sort très en conflit avec son père. Après une dispute très vive où elle l'insulte de *con* elle prend toutes ses affaires et s'impose chez sa mère. À dix huit ans, après avoir réussi son baccalauréat, Emma quitte père, mère et copain et part un an dans le pays où elle apprendra la langue qu'elle enseignera par la suite. Lorsqu'elle revient de ce voyage, ses parents ont respectivement fait une nouvelle rencontre. Sa mère va beaucoup mieux et n'est plus déprimée. Son père lui annonce qu'elle va avoir un petit frère et elle en est heureuse. Dès son retour elle rencontre un nouvel amoureux, s'installe avec lui, entreprend ses études à la faculté et devient enseignante, comme son père. C'est pour se séparer de J. qu'elle entreprendra une première thérapie.

Un ravalement de la vie amoureuse au féminin

Depuis, beaucoup d'hommes se succéderont dans sa vie. La cure accélèrera même le rythme des rencontres et des ruptures. Au hasard de la contingence des rencontres, Emma se rend compte que quelque chose se répète et formalise sa vie amoureuse. Une *schize* apparaît entre amour et raison. Jamais les deux ne peuvent se rencontrer.

Elle tombe follement amoureuse d'hommes qu'elle rencontre toujours de la même manière, qui ont certains traits, non pas physiques mais qui touchent à l'être et à la jouissance et donne ses conditions à l'amour. Ces relations sont très vite invivables car elles ne lui permettent pas de s'engager et de fonder une famille.

Emma rencontre ses partenaires dans des bars qu'elle fréquente avec quelques amis. Ceux-ci progressivement se mettent en couple et elle se retrouve seule. Elle est alors tout particulièrement sensible aux hommes qui sont seuls, comme elle, à celui qui s'installe au bar et tristement se roule un joint ou boit son verre. Elle cherche alors leur regard. Il suffit qu'un homme la regarde et elle est attirée, aimantée et va vers lui. Il suffit qu'il lui parle gentiment, avec sensibilité et elle tombe amoureuse. Les numéros de téléphones s'échangent et elle n'attend plus que son appel. Elle tombe toujours amoureuse de *paumés*.

Des garçons qui le plus souvent ne travaillent pas, *glandent*, se droguent. Elle sait quelle ne pourra pas s'engager dans la vie avec eux mais ce sont ceux-là qu'elle désire sexuellement et avec qui elle éprouve une jouissance qui la dépasse, et dont elle ne peut rien dire mais qu'elle recherche. C'est tout spécialement intense lorsqu'ils peuvent entretenir des conversations sans fin sur la difficulté de la vie et en particulier lorsqu'elle s'entend dire : « tu es trop bien pour moi, toi qui est prof et travaille, je suis un minable et pas pour toi, tu devrais faire ta vie avec quelqu'un que tu mérites ».

Après quelques temps, la situation bascule et elle y met subitement un terme. Elle à l'idée que ce n'est pas bon pour elle et que cette relation ne pourra construire sa vie. Elle cherche alors à rencontrer un homme sérieux, qui travaille, qui rentrerait à l'heure à la maison, qui pourrait la soutenir et être un père pour ses enfants.

Quelques hommes viendront ponctuellement prendre cette place, mais alors elle n'est plus amoureuse et c'est à nouveau le fiasco. Elle se retrouve seule...

Une lettre d'amour adressée et déviée par le père

Emma est sous la coupe de ce que veut le père pour elle. Le père se rappelle dans toutes ses relations amoureuses. Ce qui est bon pour elle au regard du père s'impose afin de garder son amour. C'est le père qu'elle aime et tente de satisfaire en correspondant à son idéal.

Son père était entraîneur de football. Enfant elle se souvient qu'elle l'accompagnait toujours lors des entraînements. Elle se voit encore debout à côté de lui criant sur les petits joueurs.



Elle était pétrifiée par sa voix hurlante et aurait tellement aimé être l'un des joueurs. Elle a osé demander à faire partie de l'équipe mais son père a refusé.

Ainsi voulait-elle incarner le phallus pour le père mais pas sans jouir de sa grosse voix. Elle découvrira qu'elle emprunte souvent cette grosse voix pour s'adresser à ses élèves.

Emma a un souvenir très précis d'un événement lorsqu'elle était encore enfant. Elle avait osé écrire une lettre d'amour à un copain. Seule à la maison, son père lui avait interdit de sortir et d'ouvrir à quiconque. Intrépide, bravant l'interdit elle sortit de la maison afin d'aller poster sa lettre. À l'instant où elle l'introduisit dans la fente de la boîte aux lettres, son père passa en voiture la voyant poster la lettre. Pétrifiée sous son regard réprobateur elle retira la lettre et la cacha. Son père l'interpella et demanda de donner ce quelle cachait. Il ouvrit la lettre et la lit en silence. Elle eut honte. Le père se fâcha : « mais ma fille où as-tu la tête ? Ce garçon ne pourra jamais être un homme pour toi ». Il déchira la lettre. Emma s'effondra. Dans la cure, ce souvenir et cette parole marquante lui reviennent régulièrement après bien des turpitudes amoureuses.

Les échecs de sa vie amoureuse s'y rapportent souvent, comme si sa lettre d'amour n'arrivait jamais à destination, toujours déviée par le père. Il y a aussi la voix du surmoi qui gronde, porteuse de cette parole qui la condamne : « mais ma fille où as-tu la tête, ce garçon ne pourra jamais être un homme pour toi ». Le seul homme aimable, c'est lui.

L'amour pour le père et être le phallus auquel elle s'identifie, se manifestera quelques années plus tard par le don d'un enfant, avorté.

Emma a toujours pensé qu'il fallait qu'elle trouve un partenaire qui pourrait être aimable aux yeux du père. Comme la lettre, elle cache ses partenaires car elle croit qu'ils ne conviendront jamais. Lorsqu'elle rencontre alors la famille elle se présente seule et on la *charrie*. Elle se met en colère et a envie de fuir.

Engluée dans le ravage de l'amour maternel

N'oublions pas que l'amour des mères fait partie de la vie amoureuse. Pour tout enfant, compte l'amour de la mère. Lacan dit *Désir de la mère* mais pourquoi ne pas dire amour de la mère. Amour de la mère c'est tout de suite étouffant... vampirisant, trop. C'est le grand D de désir sans la médiation phallique qui civilise.

La mère d'Emma croit que, seule et sans partenaire, sa fille n'est pas heureuse. Elle veut alors s'occuper de sa solitude et c'est terrible, pour Emma.

Emma est ravagée par sa mère. Depuis son divorce, elle encombre sa fille. Emma ne peut pas lui dire non et elle s'impose. Les neuf-cent kilomètres qui les séparent ne suffisent pas. Très souvent, dès qu'il y a quelques jours de vacances, elle débarque avec son compagnon. Centrée sur la solitude de sa fille, elle s'en mêle et se rend présente pour lui être de bonne compagnie et lui parler. Elle voudrait tout savoir et recevoir les confidences d'Emma. Etre là pour qu'elle lui dise tout. « À ta mère tu peux tout dire » lui fait-elle entendre. Dès qu'elle est éloignée, elle l'appelle au téléphone « pour qu'elles puissent se dire les choses ». Emma est souvent angoissée car elle a beau faire « elle surgit toujours quand il ne faut pas ». Elle a toujours une bonne raison pour sa visite et Emma ne peut refuser.

Souvent les rencontres se passent mal. Elles n'arrêtent plus de parler ou bien lorsque quand la conversation s'interrompt, c'est l'abîme qu'il faut tenter de border. Quand elles n'arrivent plus à dire... elles pleurent. Du tout dire à l'impossible à dire, la douleur ne s'arrête pas.

« Le ravage n'est pas un symptôme, il ne peut se limiter, se localiser, se classer etc. C'est un mode de jouir. Quand l'amour est ravagé il a le même principe celui d'être corrélé au A barré, le *pas-tout*, le sans-limite... Le ravage c'est être dévasté, c'est un pillage qui s'étend à tout. Une douleur qui ne s'arrête pas et qui n'a pas de limite »³

³ Miller. J.-A., Revue de la Cause freudienne, n°40, « *Un répartitoire sexuel* », p. 7-27.



Quand ce sans-limite se glisse entre Emma et sa mère, il n'est pas interprétable.

Il s'agit souvent de faire tampon pour que ce ravage ne surgisse pas trop dans leur rencontre. Je banalise par exemple en disant : « oh encore ! » puis propose à Emma qu'elle organise le temps avec un maximum d'activités culturelles ou bien en s'adressant au compagnon de sa mère. Parfois il arrive que les quelques jours passés ensemble soient plus sereins. Puis un jour, sur le pas de la porte, au moment de repartir, la mère dit à sa fille : « et on a même pas eu le temps de parler »...ce qui fit rire Emma lorsqu'elle me le raconta . Mais cela dort, c'est toujours prêt à resurgir.

Emma rêve très rarement ou plutôt, elle ne s'en souvient pas. Elle a l'idée que c'est le joint de cannabis quelle fume tous les soirs qui l'empêche de rêver. Elle se rendra compte que c'est parce qu'elle ne veut pas savoir.

Ses rêves sont lourds de sens.

Dernièrement elle me racontait celui-ci : « Je suis avec mes parents et mon frère dans la maison de mon enfance. Quatre hommes entrent, J., Nabil et deux autres que je ne reconnais pas. Ils s'absentent et disparaissent au dessous de l'escalier de la maison où mon père a creusé un trou recouvert d'une planche où il cache et conserve son vin. Ils sont inanimés. Je veux les réanimer et les secoue. J. bouge un peu sa main, il n'est pas mort. Nabil se relève et me prend dans ses bras, m'embrasse... amoureuxment. J'appelle les secours... Les deux autres ne se réaniment pas... Je me réveille ».

J. est un ami de longue date, il est marié et a deux enfants. Nabil est un de ses élèves un de ceux qui perturbent la classe du collègue où elle enseigne. Les deux autres, elle ne les reconnaît pas, peut être ceux qu'elle a laissé tomber dans sa vie. Ces hommes sont couchés à la place des bouteilles du père, à la place de ses objets de jouissance. Elle est très gênée d'avoir rêvé cette scène d'amour avec son élève et d'avoir bravé un interdit. À nouveau lui revient en mémoire le souvenir de la lettre d'amour détournée par le père.

Un amour au-delà du phallus

Comme le fait valoir Jacques-Alain Miller l'on peut, à partir de ce cas, distinguer deux types d'amour.⁴

L'amour est d'abord corrélé au phallus, à un objet et à un *moins*. Il suppose un objet qu'il n'y a pas. Pour qu'il y ait de l'amour il faut une condition de castration. L'Autre de l'amour doit être privé de ce qu'il donne. Mais l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas, il repose donc sur une annulation complète de l'avoir. Il vise l'être au-delà de l'avoir.

Il y a un autre type d'amour, dont témoigne Emma.

Pour Emma la figure de l'amour, c'est l'homme mort, l'homme châtré qui rejoint la jouissance féminine au-delà de l'Autre et de sa structure. Ne cherche-t-elle pas, dans ses partenaires déglingués, au-delà de l'homme châtré, une jouissance Autre ? Ce qui produit l'amour pour Emma, n'est-il pas, au-delà des mots, une autre jouissance que celle du phallus ? Ce qui est phallique, c'est ce qu'elle désire et qui la rangerait parmi les autres mais cela ne la rend pas amoureuse. Ce qu'elle aime en définitive c'est la jouissance Autre. Elle la trouve dans sa solitude. Son véritable partenaire est sa solitude.

Cette solitude visée par l'amour est tout a fait à l'opposé de celle de Jim qui est du côté de l'UN et du phallus, et pousse à l'ennui.

Jacques-Alain Miller fait remarquer que cette jouissance supplémentaire que l'on écrit A barré, a deux faces. Elle est jouissance du corps en tant qu'elle n'est pas limitée à l'organe phallique. Elle en déborde. Cette jouissance est aussi celle de la parole. On en a un aperçu dans le ravage que produit la parole entre Emma et sa mère.

⁴ *Ibid.*



Depuis quelques temps, quelque chose réussit dans sa vie. Son travail d'enseignante avec des jeunes reconnus comme les plus difficiles, lui plait. Nous dirons que c'est une tentative de faire de sa jouissance, « sinthome ».